



HAL
open science

Introduction aux humanités écologiques. "Rencontre avec un être de la nature", recueil de récits d'étudiants

Agata Jackiewicz

► To cite this version:

Agata Jackiewicz. Introduction aux humanités écologiques. "Rencontre avec un être de la nature", recueil de récits d'étudiants. Master. Introduction aux humanités écologiques, Montpellier, France. 2022, pp.32. hal-04502202

HAL Id: hal-04502202

<https://hal.science/hal-04502202v1>

Submitted on 13 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

"Ma rencontre avec un être de la nature"

Petit recueil d'histoires vraies

Volume 1



par les étudiants en Master 1
Sciences du langage,
écrits anonymes

Juin 2022

Université Paul-Valéry
Montpellier 3





Entrevue avec *Andreaeopsida*



“

« Tiens ! Te voilà enfin ! Tu sais combien d'heures j'ai tourné en rond à cause de toi, Andrea ?! ». Depuis le temps que je la cherchais, mon errance commençait à m'éreinter les nerfs. J'en avais sacrément marre de me perdre dans ces fichus arbres. Ils sont indifférenciables, ça me rend dingue, des fois ! Cela dit, quel plaisir de revoir enfin ce tapis vert moelleux. J'étais un peu dur, mais sous le coup de l'énervement, vous connaissez...

À sa décharge, ce n'est pas des plus aisés de se retrouver dans cette forêt et je suis sacrément impatient. Chaque fois que je la vois, la perspective d'un bon festin m'envahit. Eh oui, un rendez-vous ici une fois par an à la saison des châtaignes, et je sais que je trouverai au sein de cet océan vert une multitude de tâches dorées. Pas de lingots pour moi mais un autre genre de butin : des girolles par dizaines, illuminées par le lever du soleil.

Les champignons me tendent les bras, se dressant hors du sol comme les épines d'un hérisson. Heureusement pour moi, je peux les étreindre sans précautions, quoi qu'il faille toujours se méfier d'une bogue ou deux éparpillées sur mon amie. Enfin, ce serait être injuste que de s'en plaindre. C'est grâce à ces mêmes châtaignes et leur enveloppe que cet espace est si privilégié : les piquants éloignent naturellement les escargots et limaces en quête, comme moi, d'un bon repas.

Une fois mon panier rempli (avec modération, j'aime à penser qu'en prélevant une partie et non l'ensemble, je prends à la nature une part raisonnable, et surtout en fonction de mes besoins), je m'assieds sur le rocher surplombant la zone. Cela me permet d'admirer mon indicatrice favorite. C'est mon rituel. Enfin, le « mien », plutôt « que je me suis approprié » depuis la mort de mon grand-père. Nous l'avons toutes et tous partagés dans la famille, au moins une fois, avec lui et mon père, mais c'est moi qui ai repris le flambeau depuis son départ.

C'est lui d'ailleurs qui a nommé notre amie la mousse, Andrea. Il trouvait que le nom scientifique *Andreaeopsida* faisait trop pompeux pour une dame des bois. Moi, j'aime bien et j'aime échanger avec elle. Après tout, nous ne nous voyons qu'une fois par an, autant en profiter. Puis, je ne suis pas ingrat au point de repartir aussitôt m'être servi. Je lui dois l'omelette à venir et ma séance de relaxation annuelle, elle mérite que je m'attarde. C'est qu'elle n'en a pas souvent de la compagnie.

Alors nous sommes là, tous les deux, on se regarde, on s'observe, on se devine...

Enfin, je n'ai plus le temps de lambiner pour autant. Ça fait déjà trois heures que nous nous sommes oubliés. Les autres ont faim, et moi aussi pour tout vous dire.

Merci pour tout *Andrea*.

À l'année prochaine.

”





ie à queue verte



Il y a un an j'ai fait la mystérieuse rencontre d'une pie à queue verte.


J'ai toujours eu l'habitude de mettre des graines pour les oiseaux sur mon balcon. J'avais donc plusieurs oiseaux de différentes espèces qui venait à ma fenêtre profitant du petit festin que je leur offrais. Un jour, c'est une pie qui est venue picorer. Elle ressemblait à toutes les autres pies que j'avais pu voir, à la seule différence que le plumage de sa queue était vert. Intrigué par ce plumage, je me suis rendu sur mon balcon pour l'observer de plus près. Tout à coup, sans que je ne m'y attende, elle sauta sur ma tête. Stupéfait, je suis resté figé sur place sans avoir la moindre idée de comment réagir face à cette situation. J'ai reculé par instinct, et la pie a disparu sans que je puisse voir la direction qu'elle prenait. En retournant à l'intérieur et en fermant la fenêtre donnant sur le balcon, je pensais ne plus jamais la revoir de ma vie. Mais ce n'est pas que cinq minutes plus tard, j'entendis un bruit répétitif contre ma fenêtre qui résonnait dans la pièce. C'était la pie ! Elle était revenue et frappait frénétiquement son bec contre la vitre. Je ne comprenais pas son comportement, ni ce qu'elle voulait ou cherchait à faire. J'ai regardé s'il restait des graines que je laissais aux oiseaux. Malgré leurs quantités conséquentes, cela ne l'intéressait point. C'était la première fois qu'un oiseau venait sur mon balcon pour faire autre chose que manger les graines que je leur laissais.

Finissant par abandonner, la pie pris son envol et le silence repris place dans la pièce. Ainsi un rituel commença à naître tous les jours (sauf les pluvieux), où la pie venait me rendre visite. Soit elle restait perchée à mon balcon, soit elle becquetait à ma fenêtre. Tout cela sans ne jamais toucher aux graines. Sans que je ne comprenne vraiment pourquoi, j'ai fini par m'attacher à ce rendez-vous quotidien entre la pie et moi. J'ai même fini par lui trouver un nom : Pépie. Puis, au bout de quelques temps, j'ai décidé de tenter à nouveau de l'approcher, sortant une nouvelle fois sur mon balcon en sa présence. Elle s'est laissée approcher sans, cette fois-ci, me sauter sur la tête ! A ma grande surprise, elle est venue se poser sur mon avant-bras, sans montrer de peur face au géant que j'étais à côté d'elle. Dans ce court instant, j'ai eu l'impression qu'elle me regardait fixement dans les yeux comme si elle me connaissait déjà. Cette fois-ci, je n'ai pas eu peur et resta calme jusqu'à ce qu'elle s'en aille d'elle-même.

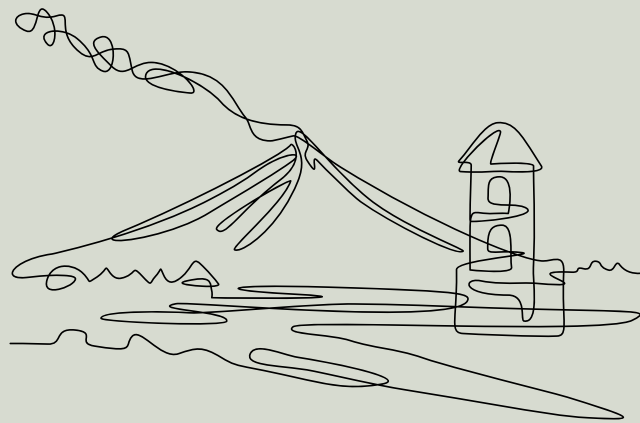
Depuis ce jour, je ne l'ai jamais revue.

Je pense que la pie voulait simplement rentrer chez moi, le jour où elle a becqueté ma vitre. Peut-être qu'un objet brillant à l'intérieur avait attiré son regard et son instinct de pie. Je n'ai pas de réponse à cette question mais en même temps, je reste toujours intrigué du fait qu'elle n'ait pas eu peur de moi. Était-elle habituée au contact humain ? Certains de mes proches m'ont dit qu'il pouvait s'agir de réincarnation, mais je n'y crois personnellement pas. Cependant, j'ai pu voir qu'il pouvait exister une certaine forme de confiance entre l'homme et les êtres sauvages qui l'entourent. C'est une expérience à la fois mystérieuse et étrange mais dont je garderai un bon souvenir.





Mont Agung



Capricieux et silencieux, endormi et plein de vie, dominant et patient, le volcan Agung est une force de la nature.

Ma rencontre avec cet élément central du paysage balinais était une évidence. Il m'est aujourd'hui possible de dire qu'il a guidé l'ensemble de mon voyage sur l'île indonésienne. A chaque réveil sur « l'île des dieux », mes yeux s'ouvraient instantanément sur cet être de la nature, et ainsi, dès mon arrivée, il fut au cœur de mes pensées. Séjournant dans le petit village d'Amed, la silhouette sombre du volcan planait constamment au-dessus de moi. Il me hantait et je ne pouvais donc qu'aller le rencontrer.

Aussi surnommé « montagne suprême » ou « montagne sacrée », le Mont Agung fait partie intégrante de la vie des Balinais. Pour les habitants, il représente une chose sacrée, puisqu'ils considèrent que les dieux font entendre leurs voix à travers lui. Son caractère sacré fait de lui un être admiré, honoré et célébré. Chacun est alors conscient que le volcan ne se donne pas à n'importe qui, il se mérite. En ce sens, son ascension représentera une épreuve à franchir.

Un matin, c'est décidé ! Le soir-même, j'enfilerai des chaussures de marche, je me couvrirai d'une tenue chaude, et je remplirai un sac-à-dos de quelques bouteilles d'eau. La rencontre allait s'opérer.

C'est le milieu de la nuit, à l'heure où la nature dort encore, et pourtant les randonneurs sont nombreux à entamer l'ascension du « monstre endormi ». La lumière des lampes frontales se confond au scintillement du ciel étoilé. L'obscurité de l'instant me rend fébrile et je ressens une légère appréhension face à ce décor inconnu, que je ne peux qu'imaginer, tant la nuit est noire.

Les heures de marche se succèdent, dans des sentiers peu adaptés, et la fatigue commence à prendre le dessus. La fin de la montée semble ne jamais se rapprocher, malgré les dires du guide qui m'accompagne. A cet instant précis, je n'ai qu'une hâte : atteindre le sommet. Le temps défile, et les premières lueurs du jour commencent à apparaître. L'altitude et la sensation de vide tout autour de moi me font perdre pied. Je prends soudain conscience que je dois « mériter » la découverte de cet être de la nature.



Heureusement, après les derniers efforts, le sommet du volcan est atteint. Le lever du soleil coïncide parfaitement avec mon arrivée et je peux alors profiter de ce magnifique spectacle. La lumière chaleureuse du soleil vient contraster avec la brise fraîche liée à l'altitude, et chaque partie de moi tente de s'imprégner de cet instant éphémère. Depuis ce point culminant, l'ensemble de l'île semble s'offrir à moi. Tout me paraît à la fois si proche, et si inaccessible.



Une fois assise en haut du volcan, à quelques mètres de la caldeira, nous, les Hommes, ne sommes pas les uniques visiteurs de ce lieu. En effet, de nombreux singes ont élu domicile sur le site et il est primordial de partager l'espace avec eux. Partager l'espace... et pourquoi pas son casse-croûte ! Cette rencontre inattendue ajoute un peu plus de magie au moment que je suis en train de vivre. Telle une enfant, je reste bouche bée face à cet animal, si commun sur l'île, et pourtant, si étranger à mes yeux.

Le Mont Agung est une ouverture sur l'immensité et la diversité du paysage de l'île balinaise. Au loin, chaque paysage se dessine, et tel un tableau impressionniste, les couleurs de l'océan, des montagnes et des rizières se mélangent pour former un panorama remarquable. Cette toile offre au regard une diversité d'espaces et de milieux complémentaires. La végétation chatoyante s'accorde parfaitement avec les étendues d'eau cristalline. Eau, terre et feu semblent en harmonie, et je ne sais plus où poser mon regard. A travers les rayons du soleil, je m'imprègne de cet instant qui, dans quelques minutes, n'existera plus. Le volcan, lui, restera et continuera de dominer l'île toute entière.

Cette expérience m'aura énormément apporté. Au-delà des souvenirs qui resteront gravés dans mon esprit, je retiens surtout la satisfaction d'y être parvenue et d'être allée au bout de ce que je pensais pouvoir faire. Je ne peux que me sentir reconnaissante envers la nature de m'avoir permis de vivre de telles émotions. Par le biais de ce volcan, et plus généralement de la Nature environnante qui s'est offerte à mon regard, j'ai pris conscience de la chance que nous avons d'avoir accès à une telle variété de lieux. La découverte de belles choses, tels que les paysages, n'est pas un bien marchand, ayant un coût. Dans un monde où l'on souhaite toujours avoir accès à tout, et tout posséder, je pense qu'il nous faut être humble et qu'il ne tient qu'à nous de s'ouvrir au monde et à sa pluralité. Il ne tient qu'à nous d'être curieux. Il ne tient qu'à nous d'être respectueux.

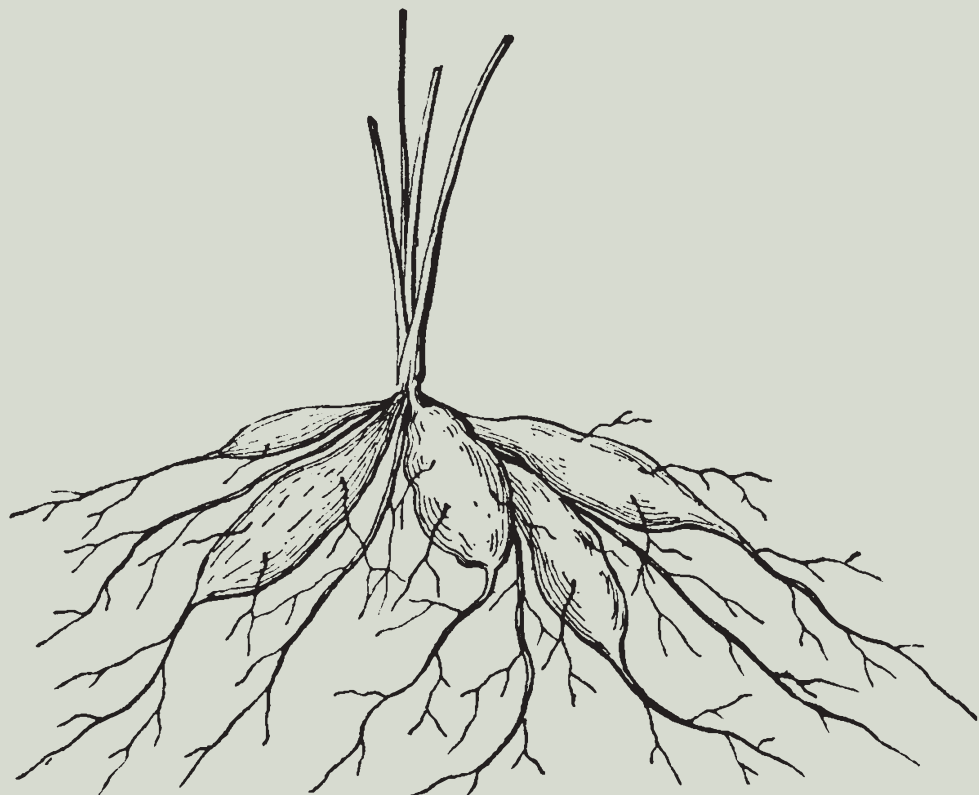
En arrivant au bout de cette longue ascension, nous pensons être en capacité de vaincre cette force de la nature. Or, il n'en est rien. C'est la nature, ici le volcan, qui nous domine de par sa grandeur et sa puissance. Il faut composer avec les humeurs de ce dernier, qui peut choisir de se « réveiller » à n'importe quel moment. Les Hommes ne sont rien face aux pouvoirs de la Nature, et cela je l'ai compris par le biais de cette rencontre.

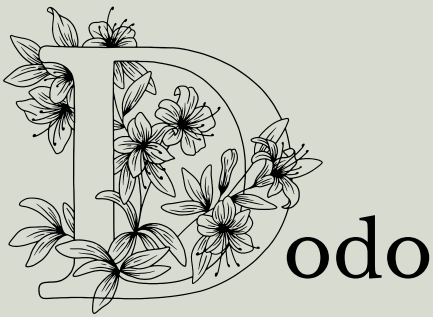


Qui sommes-nous dans ce monde pour tenter d'y laisser une empreinte indélébile ? Qui sommes-nous pour tenter de dominer les éléments de la Nature ? Qui sommes-nous pour chercher sans cesse à imposer notre puissance ? Nous ne sommes que de passage sur cette Terre et pourtant, notre passage laissera une trace immuable.

Face à nous qui nous éloignons chaque jour un peu plus de la nature et du vivant qui nous entoure, nous qui avons des œillères, les habitants de « l'île des dieux », les Balinais, semblent avoir tout compris. Leur mode de vie leur offre la possibilité d'être en accord avec les éléments du vivant et de s'adapter constamment, ce que nous ne sommes actuellement pas en mesure de faire. Je ne dis pas par-là que leur façon de vivre est exemplaire, mais j'ai pu constater qu'ils savent vivre au gré des saisons, sans se soucier du lendemain. Ils sont proches et à l'écoute de la Nature, et celle-ci le leur rend bien.

Quelques semaines après cette belle rencontre, le volcan, alors si silencieux lors de mon passage, a choisi de se réveiller d'un long sommeil. Son humeur était telle que l'éruption a fatalement eu des répercussions néfastes pour les villages alentours, mais aussi pour l'île toute entière. Pourtant, comme le dit Lao-Tseu « Le bonheur naît du malheur », et ce peuple, en vénérant ce volcan comme un dieu, l'a bien compris. L'année suivante, les récoltes des paysans n'en seront que plus belles, grâce aux vertus des cendres du volcan, qui rendent sa fertilité aux sols.





L'histoire que je vais vous raconter est celle de ma rencontre avec un dodo, pendant mon sommeil.

Il y a quelques années, alors que je vivais encore sur mon île natale, l'île de la Réunion, et que je préparais mon départ pour les études en France métropolitaine, j'ai décidé de profiter un maximum de chez moi, avant de partir, en faisant des randonnées.

C'est à cette époque que j'ai eu l'occasion de rencontrer un dodo. Véritable emblème de l'île intense, je le vois depuis toujours : sur les façade des pubs, inséré dans nos slogans, et même égérie d'une bière locale.

Néanmoins, jamais auparavant je n'avais eu l'occasion de discuter avec l'un d'entre eux. Jusqu'au jour où, alors que je m'étais assoupie au bord d'un étang, au cœur du cirque de Mafate, après une longue marche, il y en a un qui vint me rendre visite dans un rêve.

Le décor de ce rêve, étrangement familier, était le même que celui qui m'entourait en réalité. Un étang, de belles montagnes tout autour de moi, et une atmosphère particulièrement calme. A la différence qu'au milieu de ce paysage, se trouvait un Dodo. Haut d'un mètre environ, et assez dodu, avec son bec crochu et ses magnifiques plumes, il m'apparaissait comme un parfait mélange entre absurdité et grâce, mais ce qui me marquai le plus, c'était son sourire dessiné sur le visage. Un peu troublée de voir en face de moi cet animal aujourd'hui disparu, j'entrepris de m'approcher. A pas de loup, je me frayai un chemin jusqu'à lui.

- "Tu peux t'approcher, je ne te crains pas." Me dit-il

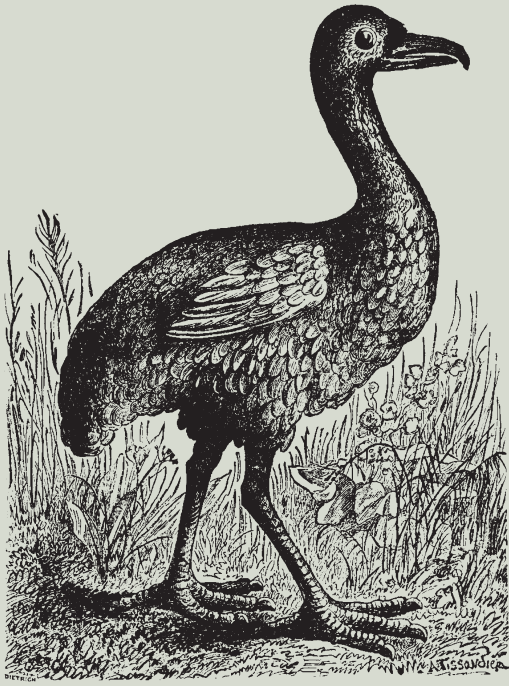
Abasourdie par ce que je venais d'entendre, je fis un tour sur moi même et me répétai que mon esprit venait de me jouer un tour.

- "Mais, que fais tu là ? Et comment peut on se comprendre ?" lui demandai-je

Il me sourit et me répondit :

- "Il y a bien des choses que j'ai renoncé à comprendre. "





Et alors que je m'apprêtais à lui répondre, il commença à marcher.

- "Suis-moi" me lança-t-il.

Je m'exécutai et nous marchâmes tous les deux.

- "Du temps où mes ancêtres habitaient là, il n'y avait pas encore d'hommes. La nature était la maison des dodos et aucun des nôtres ne manquait de quoi que ce soit. Au début de ma vie, je ne connaissais ni inquiétude, ni menace. La vie était agréable, tout était tranquille." M'expliqua-t'il.

- "Que s'est-il passé ensuite ?" Lui demandai-je

- "Tes ancêtres sont arrivés. Nous n'y avons d'abord vu aucun problème, l'île était assez grande pour nous tous. Mais très vite, ils y ont construit ce que vous appelez des maisons. Ce que nous percevions comme une prison. Et dès lors qu'ils ont décidé d'y vivre, c'est nous qu'ils ont mis en cage."

- "Pourquoi n'avez vous pas réagi ?"

- "Nous n'étions pas très belliqueux. Ce n'est pas dans notre nature d'identifier le danger. Nous n'étions pas des prédateurs et nous n'avions même pas la morphologie adaptée pour nous enfuir. "

Et alors qu'il me parlait de toutes ces choses qu'il avait vécues, je constatais qu'il n'y avait aucune once de colère, ni même de tristesse sur son visage.

- "De notre cohabitation avec les humains, nous avons retenu de votre espèce, que son comportement relève bien moins d'instinct, que d'ego. Nous avons vu des hommes enchaîner d'autres hommes sous couvert de leur supériorité, s'accaparer nos terres pour en faire leur territoire. Ils ont arraché nos plumes, volé nos œufs, et ont massacré nos familles. Nous n'avions rien demandé, et nous étions pourtant devenus leur bouc-émissaires. Nous n'avions pas le pouvoir de nous défendre, et cela nous a valu notre nom. Car dodo signifie stupide."

J'avais les larmes aux yeux, et me sentais infiniment coupable du mal que les hommes avaient pu causer à ces animaux si candides, qui a conduit à leur extinction. Alors je m'excusai :

- "Je te demande pardon pour tous ceux qui ont provoqué votre perte. Pardon pour la souffrance que vous avez pu ressentir."

- "Je ne vous en veux pas. Notre extinction est devenue un symbole, nous continuons d'exister à travers vos mémoires et nous serons toujours présents tant que vous nous représenterez. C'est pour ça que je suis ici."

- "Il y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour toi ?"



- "J'aimerais que tu prennes conscience de nous. Pas seulement des dodos et de l'histoire que je t'ai racontée, mais de nous, de ce qui t'entoure, de la nature, si proche des hommes mais si loin de leurs préoccupations. Prends conscience des arbres, de l'eau, des étoiles, des poissons, de chaque chose qui t'entoure. N'essaie plus d'avoir, essaie d'être, car toi aussi tu fais partie de la nature."

Je l'écoutais attentivement et une fois qu'il eût terminé, je regardais le paysage qui nous entourait. Je me fis la réflexion que chacun des éléments autour de nous avait beaucoup à m'offrir, et qu'elle se trouvait sûrement là, ma vraie richesse.

- "Je suis heureuse que tu sois venu me rendre visite. "

- "En fait c'est toi qui est venue. "Me lança-t-il en souriant.

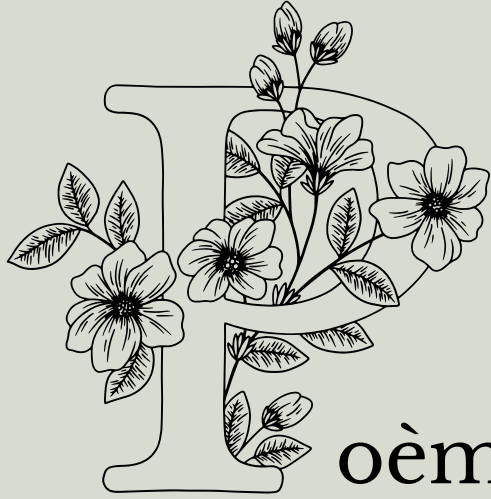
Et alors que j'eus à peine le temps de cligner des yeux, il disparut.

Quelques instants plus tard, je sortis de mon sommeil. J'ouvris les yeux, et j'étais bien là, au même endroit où je m'étais endormie, posée contre un tronc d'arbre, en face de l'étang. Mon rêve m'avait semblé si réel que je n'avais pas l'impression de m'être endormie, et je n'avais pas le léger sentiment de fatigue associé au réveil. Pourtant, la luminosité laissait suggérer que deux bonnes heures s'étaient écoulées. Tout était clair et net. Mais dès l'instant où j'avais ouvert les yeux, tout semblait différent. Non pas que le paysage avait changé, c'est ma perception des choses qui n'était plus la même. Tout me paraissait encore plus beau, encore plus vivant. Ce Dodo avait marqué mon esprit et de nouvelles graines y avaient été semées.

A mon retour chez moi, défaisant mon sac dans ma chambre, j'y trouvai une plume à l'intérieur. De couleur gris-blanc, elle appartenait sans aucun doute à celui avec qui j'avais partagé un rêve. Le sourire au lèvres, heureuse de pouvoir considérer cette rencontre comme un peu plus réelle, je me fis la promesse de garder en mémoire les conseils que j'avais reçus.

La jolie plume, que j'avais décidé de préserver le plus longtemps possible, m'accompagne encore, et à chaque fois que je la vois, je me rappelle de la chance que j'ai d'être entourée de la nature, et de l'importance de sortir de la routine métrou-boulot-DODO.





oèmes illustrés



Au delta de mon enfance

Ruisselle l'eau comme ruissellent mes souvenirs.
Soubresaut d'un oiseau à l'éclat de nos rires.
Ciel bleu clair, je distingue les yeux de mon frère.
Fixant mon reflet dans l'eau, je me perds dans cette ère.

Ère révolue, au caractère enfantin.
Je le regarde au loin d'un sourire malin.
Me promenant dans la nature.
Nature sur laquelle j'écrirai dans le futur.

Futur est proche, mais passé s'en rapproche,
Au travers de la mémoire à laquelle je m'accroche.



Soleil, où es-tu ?

Mais où est donc ce soleil ?

Que l'on avait l'habitude d'admirer au réveil.
Celui sur lequel on comptait les jours d'été.
Celui qui rendait nos journées ensoleillées.

Caché par ces forêts à perte de vue ?
Je n'aurai réponse, que lorsqu'il sera revenu.

Mais où est donc ce soleil ?



La danse de l'automne

Volent les feuilles comme volent mes souvenirs.
Je senti une légère brise me faisant frémir.
Feuilles tombantes à mes pieds,
C'est bien l'automne que nous sommes en train
d'admirer.

Rouge, orange, marron,
Voici les couleurs de la saison.
Du plus flamboyant au plus discret,
La nature nous fait part de ses secrets.

Secrets bien gardés dans ses immenses forêts.
Devant leur beauté, quiconque se tairait.
Tu d'émerveillement, voici le silence.
Laisant place aux feuilles qui dansent.



Paysage enneigé

Il fut un temps où les oiseaux chantaient.
Les enfants jouaient, couraient, dansaient.
Il fut un temps où rien ne laissait présager,
Que l'hiver allait nous enneiger.

Chemins et montagnes blanchis,
Ciel obscur avec peu d'éclaircis,
Ne laissant place à aucune
interrogation
Sur le fait que l'hiver est bien la saison.





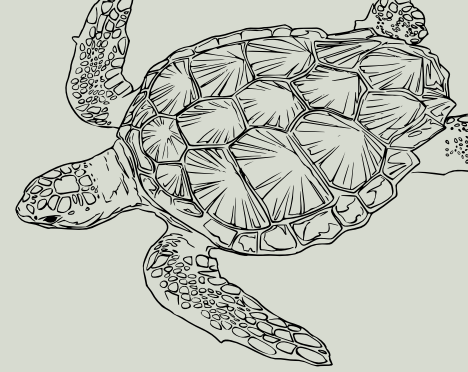
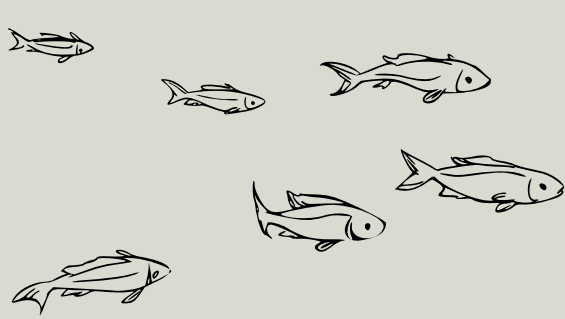
océan et moi

Imaginez une mer ensoleillée, du bleu le plus profond que les yeux puissent voir. Les vagues se forment et s'écrasent avec grâce et l'odeur âcre du sel flotte dans l'air. De loin, les oiseaux imitent le bruit des bateaux qui passent. J'ai toujours ressenti une appréciation mutuelle avec la mer, c'est comme si nous apprécions toutes les deux la compagnie de l'autre. À ce moment-là, tandis que le soleil s'attardait au-dessus de nous, chaque vague de la marée et chaque brise de la surface étaient harmonieuses. J'ai eu beaucoup de belles expériences avec la nature, mais l'océan a toujours eu quelque chose d'unique. Peut-être parce que j'ai fait mes premières années d'étude universitaire pas loin de l'océan Atlantique, ou peut-être que c'est quelque chose de plus profond et de plus significatif qui a grandi en moi au fil des années.

Je me rappelle qu'étant petite j'adorais regarder « National Geographic » et surtout les documentaires sur les différentes espèces qui habitaient l'océan. J'étais fascinée, et je le suis toujours, par la biodiversité de cet écosystème. Quand je passais mes week-ends au bord de la mer, je m'amusais à faire des livrets des espèces les plus avantageuses de l'océan que je pouvais trouver et je faisais une bio pour chacune d'elles. Pendant l'été, mes vacances les plus heureuses étaient à la plage. Le contact avec la mer m'a toujours procuré force et sérénité. Lors de mes dernières vacances au Maroc, j'ai voulu qu'elles soient différentes, j'ai senti le besoin d'un changement de rythme. J'avais toujours l'habitude de nager dans l'océan et de faire du bateau sur l'océan, mais je n'avais jamais eu la merveilleuse expérience de chevaucher les vagues. J'ai couru vers les vagues avec ma planche pressée sur le côté de mon abdomen et de mes hanches. La sensation de bruine marine sur mes joues rouges grillées, je ne pouvais m'empêcher de sourire. Alors que la lune faisait monter et descendre la marée, le temps n'était pas apparent dans mon esprit. Les premières tentatives ont prouvé que je n'étais pas faite pour être une surfeuse, loin de là. Puis, tout d'un coup, la vague parfaite a commencé à émerger, mon cœur s'est emballé et des frissons ont grimpé le long de ma colonne vertébrale. Flottant pendant une fraction de seconde et ça y est, je l'ai fait ! J'ai pu surfer. Cela n'a duré que quelques secondes puis je me suis retrouvée sous l'eau, mais c'était le moment le plus stupéfiant de ma vie.

Je tiens à préserver l'équilibre de ce système, je ressens toujours de la tristesse quand je trouve des déchets abandonnés par les gens aux bords de la mer. Des sacs de plastique par-ci, des canettes de boissons froides par là. Je ne comprends pas comment nous pouvons tolérer ce genre de pratique. Comment pouvons-nous accepter de nuire, voire de détruire un environnement qui n'est qu'une source de bien-être pour l'être humain. Je suis à chaque fois scandalisée quand je lis les rapports alarmants des ONG sur la pollution maritime dans le monde et je m'étais donc engagée, plusieurs fois, dans des groupes de volontaires pour nettoyer les plages, surtout pendant les vacances d'été. Quelle quantité incroyable de déchets qu'on collectait en fin de chaque journée, c'était hallucinant.





Avec mon groupe d'amis, tous et toutes des volontaires, nous avons organisé plusieurs sessions de sensibilisation sur les conséquences néfastes de la pollution maritime, notamment sur comment le plastique est dangereux pour les poissons et les autres espaces de mer. Nous avons surtout essayé de parler avec les enfants et les jeunes de notre âge avec l'espoir de changer les générations futures et de mettre fin à ce genre de pratique. Je garde espoir que cela pourrait changer un jour, que nous pourrions mieux prendre soin de notre environnement naturel et cohabiter ensemble, en parfaite harmonie.

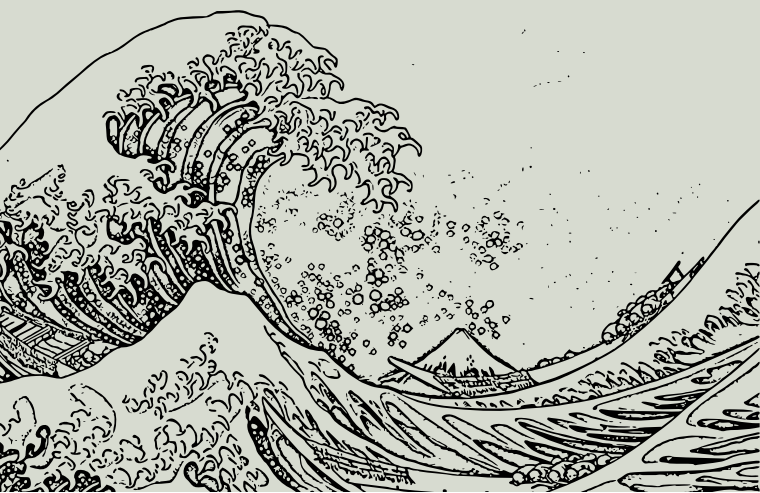
J'ai toujours tiré le maximum de mes expériences personnelles et les ai utilisées pour améliorer ma propre vie. Mon expérience avec l'océan m'a ouvert une nouvelle manière de penser et cela m'a apporté beaucoup de choses dans la vie. Les vagues sont la représentation du changement inattendu : lorsque vous vous asseyez sur les vagues en attendant la forme parfaite, elles peuvent arriver si rapidement que vous n'aurez pas le temps de réagir. J'ai appliqué cela dans ma vie en ne me laissant pas complètement déstabiliser par le changement. Je sais que le changement est inévitable et qu'il n'y a aucun moyen de l'arrêter, mais vous pouvez changer votre réaction en ralentissant et en regardant la situation dans son ensemble.

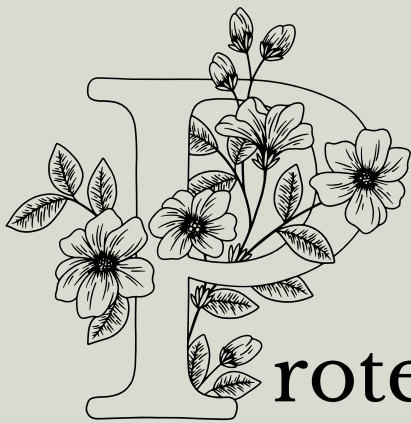
La lune fait monter et descendre la marée sans réfléchir, sans la moindre hésitation. En tant qu'êtres humains, nous pouvons trop réfléchir à beaucoup de choses. Par exemple, aux choix qu'on fait dans notre quotidien ou pour prendre une grande décision qui pourrait faire basculer notre vie et même aux tâches les plus simples. Alors que parfois, il est préférable de suivre le courant des choses et de sauter sans hésitation, et ce sans être téméraire.

Les vents amènent des débris sur le rivage, la plupart du temps des choses aléatoires, mais occasionnellement un beau coquillage.

Les gens vont et viennent et certains se démarquent et restent dans le coin.

J'aime les imaginer comme des coquillages.





Protection anachronique

Printemps, période de réveil. Nos quotidiens s'éclaircissent, les rayons de soleil dégèlent les jours, la sève afflue dans les corps, les bourgeons éclosent ; un nouveau paysage coloré prend place en tout plan.

Sauf en mien, je ne vois, ni ne ressens, ce renouveau.

Mon environnement est habité par le tourment. Stress, angoisse et anxiété se glissent régulièrement dans mon souffle.

Ma chair, ma mère, soucieuse de mon désarroi, réagit et me guide vers un homme. Les nervures de son visage laissent transparaître son vécu. Sa voix, pleine et douce, respire la bienveillance. Cet homme est chaman, cet homme va me guérir. "Répare moi" répète ma voix interne.

Les percussions du tambour font vibrer chacune de mes cellules, les vibrations du hochet hérissent l'ensemble de mes poils, le voyage commence, je m'en vais dans le lointain pays des âmes.

Oh que j'ai peur, oh je me jette dans l'inconnu, au revoir Sérénité...

Où suis-je ? Il fait nuit, la mélodie enchantée s'estompe et laisse place au calme de la nuit. J'entends le silence. J'apprécie ce doux néant. Le sombre ciel s'éclaire du scintillement des astres, je devine les silhouettes d'arbres se dessinant dans mon champ de vision.

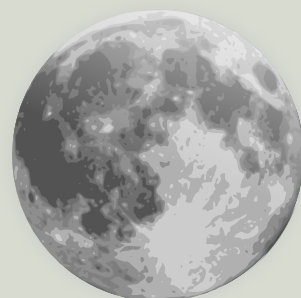
Tous les éléments deviennent de plus en plus denses, ils se resserrent autour de moi, et, pourtant, stress, angoisse et anxiété m'ont abandonné.

Je profite de cette sensation de "je ne sais pas", elle se creuse dans mon for intérieur. Tout est possible. Mon ouïe me guide dans cette obscurité nocturne.

Je déambule, en cadence avec le bruissement des feuilles au sol. L'odeur de la forêt m'embaume, mes poumons se régénèrent.

En un instant, je suis statufiée, un hululement saisissant bouleverse mon hêtre.

Mes genoux lâchent, je tombe à terre, la grandeur de l'émotion est si grande.



Un tourbillon d'humus me transcende, le regard vers la cime, je te vois. L'espace temporel est au ralenti, l'air dégagé par le battement de tes ailes caresse mon visage.

Majestueuse, tu couronnes ma tête. Un confort interne s'établit doucement. Ton vol en harmonie avec le rythme de mon cœur berce ce présent.

Tes yeux dans mes yeux. Là. L'union gracieuse de nos âmes résonne en ce lieu.

Enfin nous sommes ensemble, tu m'avais manqué.

La danse commence, je vole à tes côtés, nos auras ne font qu'un. Je te vois, tu me vois, nous clairvoyons.

La forêt devient or et lumière, nous savourons chaque élément. Le grain des écorces, l'ondulation des feuillages et la couleur du vent sont bouleversants.

Délicieux moment de vagabondage.

Maintenant, nous savons : rien n'est inconnu, tout est mystère.

Arrivées à la lisière, nous comprenons. Les percussions mélodiques reprennent, je tremble, tu m'accompagnes dans ce passage vers l'en-deçà.

Oh je n'ai plus peur, oh je vole, oh revoir Sérénité !

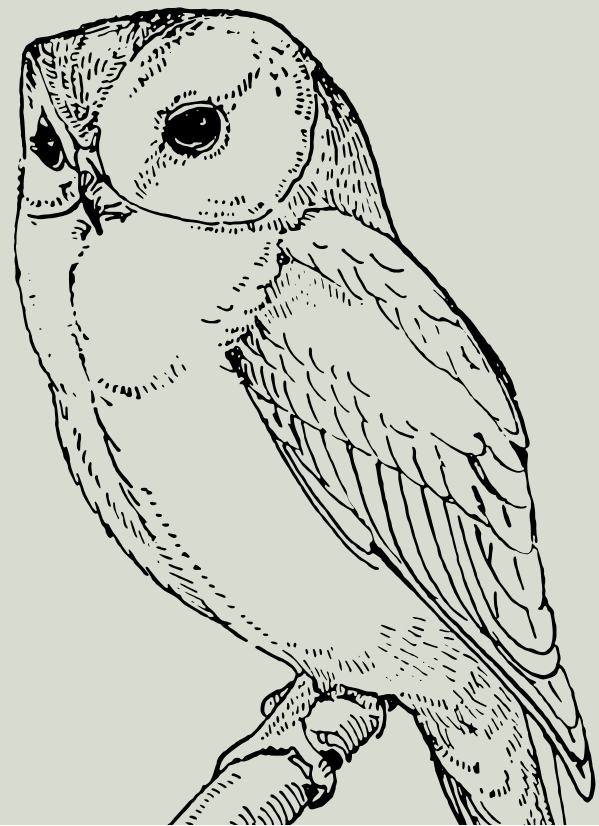
Le chaman est ici, il me regarde revenir. Son regard humide témoigne de son émotion. Il était là, il a tout vu.

Tout est plus clair, tout est plus beau, je sais qu'elle est là, elle ne m'a pas quitté, elle est à travers moi, je vois par elle.

Sagesse, calme et émerveillement affluent dans mon tronc.

Que le printemps est somptueux, que la vie est mystérieuse.

Merci d'être.





Les chiens et moi

Dans le cadre de ce cours, il nous est demandé de raconter une rencontre avec un être de la nature autre que l'humain. J'avoue pour ma part, pour un jeune Béninois que je suis, que je n'ai pas d'attachement particulier à d'autres êtres de la nature. Au Bénin ou du moins dans le milieu le quel j'ai grandi, les animaux sont considérés comme tels. Les plantes comme des plantes. Jamais je ne me suis interrogé de sorte à me mettre à leur place ou à créer une quelconque connexion avec eux jusqu'à ce cours où nous avons parlé de permaculture.

D'ailleurs, je n'ai jamais eu d'animal de compagnie. Mes parents en ont eu mais j'y étais complètement indifférent. Ma mère a toujours eu des chats, mais je ne pense pas qu'elle entretenait une relation d'être à être. C'était une relation de maître à serviteur et pour ne pas dire de maître à esclave puisqu'on nourrissait quand même le chat. A titre d'illustration de la relation qu'elle entretenait avec le chat, je n'ai jamais vu ma mère le prendre dans ses bras pour le caresser ou pour lui donner des câlins. Moi, à peine je me souvenais qu'il y avait un chat dans la maison sauf quand il miaulait.

Vous me demanderez alors pourquoi a-t-elle un chat ? Dans ma famille et presque dans beaucoup de familles au Bénin, je pense qu'avoir un chat, c'est recruté un gendarme des souris. C'est plutôt dans une visée de nous rendre service que l'inverse. Ce n'est pas un partenariat d'affection, d'être à être. C'est comme avoir un chien. C'est pour qu'il veille sur la maison. C'est avoir un gardien contre les personnes mal intentionnées au point où des maîtres dressent leur chien pour attaquer à leur ordre. Ce qui fait que par exemple, je crains les chiens. En somme, soit un animal est utile pour le quotidien, soit il est bon pour la cuisine. Il y en a qui rentrent dans les deux catégories. Pareil pour les végétaux. S'il a des vertus pour nous soigner, dans ce cas il est utile. Dans le cas contraire, on les rase.

Cela dit, il y a des communautés au Bénin qui ont pour divinité des animaux. C'est le cas du python pour des familles de Ouidah. Le python pour eux est un animal sacré. C'est un peu comme un dieu dont seuls les initiés maîtrisent le mystère. Il fait partie du patrimoine culturel et touristique du Bénin. Son temple, situé en face de la basilique de Ouidah, reçoit chaque année des touristes curieux et adeptes.

Personnellement, je ne suis pas un initié et je ne me suis jamais pris en photo avec un serpent comme le font les visiteurs.

Par conséquent, j'ai toujours vu les animaux avec beaucoup de mépris ou de frayeur jusqu'à ce que j'arrive en France en septembre 2019. Là, j'ai vu de près la relation que les gens entretiennent avec les animaux. De près parce qu'à la télé je voyais. Des gens font des courses pour faire manger leur animal, le font promener, se soucient de sa santé, l'habillent. Tout ça me paraissait bizarre.

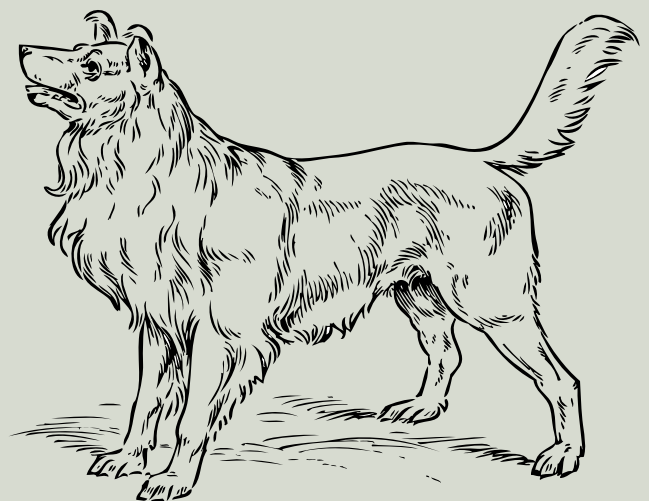


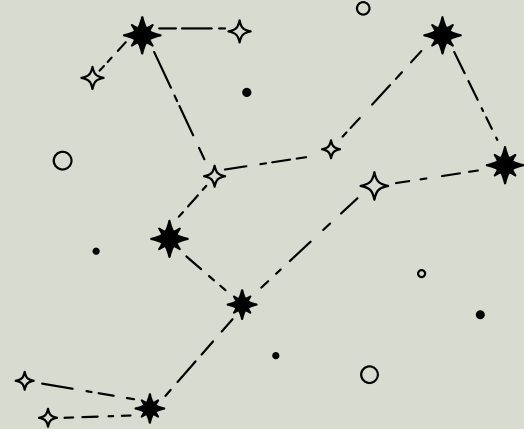
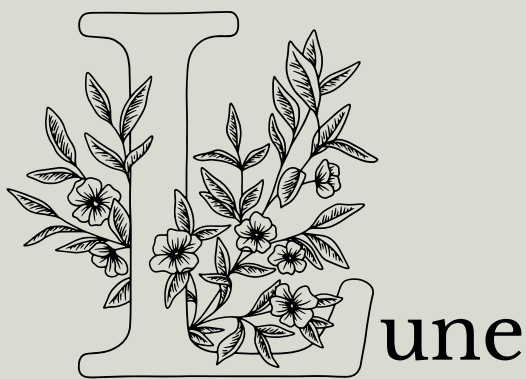
Pour raconter une anecdote, une fois je suis allé voir mon oncle en Bretagne. Je suis arrivé à la gare à ses heures de travail. Alors, il a envoyé un ami que je connaissais parfaitement me chercher à la gare. Ce dernier avait un gros chien qu'il avait hâte de me présenter. C'était un bouvier bernois qu'il a nommé affectueusement Poppy. Sur le chemin, il me propose de passer chez lui pour qu'il se change avant de me déposer chez mon oncle. Il voulait profiter pour me présenter son chien au passage. En même temps, je lui ai fait comprendre que je crains les chiens donc je vais l'attendre dans la voiture pour qu'il aille se changer. Mais il a essayé de me convaincre que Poppy est gentil, inoffensif, adorable et tout le reste. Mais je n'ai pas cédé. Une fois chez lui, je ne suis effectivement pas rentré parce qu'il avait un chien. Il ne s'est pas fâché sur le moment mais après il m'a avoué qu'il était quand même un peu vexé. Dès lors, j'ai commencé à faire des efforts pour me rapprocher des chiens mais avec beaucoup de précautions et de critères : que le chien soit petit et/ou appartienne à quelque que je connais.

C'est ainsi que des mois plus tard, j'ai sympathisé avec le petit chien de notre voisin. Il était de la race des bichons. Il s'appelait Guste. Un soir d'été, nos voisins étaient invités chez nous pour un apéro autour d'un barbecue sur notre terrasse. Pendant qu'on attendait que les braises soient prêtes, on a assaisonné les viandes qu'on a posées près du feu. J'étais avec mon cousin. C'est lui qui s'était occupé de la viande. Quand il a posé la viande près du feu, j'ai constaté que c'était à une hauteur accessible au chien. Mais son maître, notre voisin, nous rassura que Guste n'est pas un voleur.

A peine il finit de parler que son chien le trahira. Il s'empara d'une viande et voulut jouer avec. Alors, son maître furieux de sa désobéissance hurla sur lui et lui arracha la viande. Sans dire un mot, Guste alla se cacher dans la cuisine comme un enfant capricieux qu'on venait de réprimander. Ayant vu la scène, je suis allé dans la cuisine et d'un geste de la main, j'ai dit à Guste de revenir sur la terrasse. Il me suivit tranquillement sur la terrasse et se positionna à mes pieds au lieu de celui de son maître. Cette réaction était impressionnante. Il a commis une faute puis son maître l'a grondé. Alors, il vient se réfugier dans mes bras car il sait que son maître est en colère, fâché. C'était ma première fois où je restais sensible à la réaction d'un animal.

Pour finir, je me suis rapproché de Poppy mais en gardant mon côté septique.





La nature a toujours été d'une grande importance dans ma vie. Le cadre dans lequel j'ai grandi est baigné de nature, que cela soit de montagnes, de forêts ou de lacs.

La maison de mon enfance a toujours été entourée de jardins foisonnants de plantes, de fleurs, de fruits, d'animaux que j'avais plaisir à observer et parfois à toucher. Mon éducation a toujours été tournée vers le respect discret de la nature. J'ai par exemple appris, très jeune, à ne pas jeter mes déchets dans la nature et à les trier ou bien encore à économiser l'électricité par l'action toute simple d'éteindre la lumière en sortant d'une pièce. Autant de petits gestes qui mis bout à bout ont un impact considérable sur la consommation des ressources.

Il m'est difficile aujourd'hui de choisir une rencontre en particulier, je me suis un peu fondue dans ce décor depuis ma naissance. L'histoire de ma famille a toujours été reliée à la terre ou à la forêt, ce qui m'a sans aucun doute motivé à me diriger vers l'horticulture pour mon premier projet professionnel. Cela a eu un impact important dans ma vie. Une chose est sûre, lorsque je suis privée de nature trop longtemps, j'en ressens le manque.

Puisqu'il faut tout de même arriver à faire un choix, j'aimerais faire part de la fascination que je porte à un être de la nature : la Lune. Il sera peut-être complexe de comprendre la grandeur que j'y trouve, même si j'ai conscience de ne pas être la seule à m'extasier devant sa beauté. Difficile pour moi de parler d'une réelle rencontre avec cet astre. Comme pour tout être vivant, elle a toujours été là, à veiller de là-haut. D'aussi loin que je me souviens, elle a toujours fait partie de mon univers.

C'est son symbole qui me fut attribué à l'école maternelle. Son petit croissant était représenté à côté de mon prénom sur une étiquette plastifiée. Je devais l'accrocher au tableau pour justifier de ma présence. C'est certainement l'un des symboles les plus marquants de ma petite enfance, ce qui a forcément joué un rôle quant à la curiosité que je lui porte.

Un peu plus tard, j'empruntais les livres d'astronomie de mon grand-frère. Bien que la Terre regorge de beautés et de ressources, je ne savais pas à quel point à ce moment-là, la Lune retenait toute mon attention. Je m'amusais d'ailleurs souvent à comparer les deux planètes. L'une luxuriante et bleue, l'autre déserte et blanche. Sa beauté me subjuguait à chaque fois, pourtant si simple, elle porte sur elle les cicatrices des épreuves du passé et la preuve du temps qui passe.



La beauté pure qu'elle dégage ne peut rendre que contemplatif. Il m'est impossible de compter le nombre de soirées passées à la regarder de ma fenêtre ou de mon jardin. Sa lumière donne une dimension tout autre à la nuit. J'ai tenté à maintes reprises de capturer son image, en vain. C'est peut-être aussi pourquoi je continue de l'observer, son côté insaisissable me séduit d'autant plus qu'il me frustre parfois. Certainement lié à mon besoin de possession tellement inhérent à l'humain.

Je prends encore le temps de la contempler aujourd'hui, savourant chaque forme de son cycle, l'observant s'arrondir à l'approche de la pleine lune et la voyant peu à peu disparaître lors de la nouvelle lune. Les différentes couleurs et formes qu'elle revêt au fil des cycles et des saisons sont toujours magnifiques et m'interpellent à chaque fois.

La curiosité de l'humain envers l'Espace n'est plus à démontrer et la Lune fut la première destination possible et choisie pour démarrer ses explorations. Même s'il rêve aujourd'hui d'atteindre d'autres planètes, il n'en reste pas moins curieux de notre satellite naturel.

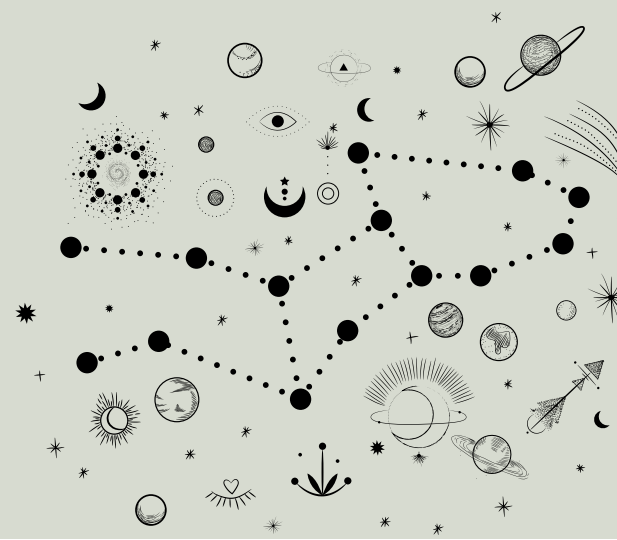
En outre, elle fait parler d'elle depuis des milliers d'années. Vénérée au sein de nombreuses cultures et religions, ou encore symbole principal des récits ou légendes pour ses pouvoirs mystiques, agissant sur les êtres vivants. L'imaginaire humain n'a cessé de s'emparer de son image pour créer des histoires. Elle se voyait plutôt rassurante ou au contraire effrayante, notamment en phase pleine, d'où sont tirés les mythes liés aux sorcières et aux loups-garous qui en ont fait frissonner plus d'un.

Depuis longtemps, elle est considérée comme étant complémentaire ou opposée au Soleil. La Lune : plus douce et lente, le Soleil : plus puissant et lumineux. Pourtant, elle représente à elle seule la dualité que les deux astres réunis peuvent représenter : la lumière du Soleil ne se répandant que sur une partie de la sphère lunaire.

Ce contraste est visible en chacun des êtres vivants sur cette planète : la lumière et l'obscurité, le blanc et le noir, le yin et le yang, etc.

Dans notre société et notamment d'un point de vue plus spirituel, la Lune est la représentation de l'énergie yin, de l'énergie féminine. La durée de ses cycles est bien souvent rapprochée de celle du cycle féminin et de ses phases. Elle a de plus, longtemps été visualisée comme étant le symbole de la fécondité notamment à travers ses courbes.

Une autre métaphore de la nature peut se dégager de la régularité et de la récurrence du phénomène, mettant en évidence : la naissance, la croissance, l'apogée, le déclin et la mort avant une renaissance. En somme, le cycle infini de la vie.



Que l'on soit superstitieux ou non, que l'on croit ou non aux phénomènes de pousse de cheveux, que l'on croit ou non aux effets sur la végétation, les pouvoirs de la Lune ont été démontrés depuis bien longtemps par la science. Par son action, elle génère des marées et permet la stabilisation de l'axe de la Terre. Ce sont en outre les forces de marées qui ont permis à la Lune de ralentir sa course autour de la planète bleue. Puisque sa révolution autour de la Terre dure aussi longtemps que le tour qu'elle effectue sur elle-même, nous percevons toujours la même face éclairée par le Soleil. La synchronisation entre les deux astres, telle que nous la connaissons aujourd'hui, est le résultat d'une longue danse et d'ajustements entre elles.

Difficile en sachant cela de nier tous ses pouvoirs et notamment son rôle au niveau du climat. Peut-être est-ce en cela également qu'elle me fascine, en ses pouvoirs insoupçonnés parfois, mais tellement beaux.

Si le cheminement que je vis depuis quelques temps m'a permis de découvrir beaucoup de choses par rapport au climat ou aux beautés de la nature, il m'a surtout permis de me découvrir moi-même. J'ai compris qu'il était important pour nous tous, de reprendre notre place au sein du monde vivant et de retrouver l'harmonie entre nous en toute bienveillance. J'ai la conviction que chaque petite action, la plus infime soit-elle, pourra nous rapprocher les uns des autres et nous permettra de renouer avec les êtres vivants qui nous entourent. Avec de l'espoir et un peu de conviction, il est possible d'avancer, même de notre toute petite place.





arquises

Le jour se lève et me réveille, les coqs jacassent dans la cour (je n'ai jamais compris pourquoi on dit qu'ils chantent alors qu'ils sont un peu agaçants). On peut aussi entendre les poules qui gloussent et picorent, toujours accompagnées de leurs petits qui piaulent, certainement à l'ombre des pamplemoussiers du jardin.

Devant la porte qui donne sur la cour, ma grand-mère appelle les volatils en lançant des grains de riz au sol. C'est mon quotidien. Cela fait penser à une scène banale de la campagne mais en réalité, nous sommes plus dans un village de l'île la plus isolée des Marquises, dans les années 2000.

Je grandis dans un environnement très rural, tellement isolé qu'il y existe encore des citoyens français qui maîtrisent mieux la langue régionale que la langue française. C'est dans la Baie des Vierges, dans la brousse des îles Marquises, chantées par Jacques Brel, que je grandis.

Avec sa population qui n'atteint pas le millier d'habitant et ses deux villages n'ayant aucun panneau stop, l'île de Fatuiva est très loin d'atteindre un mode de vie urbain. N'ayant aucune zone industrielle, son environnement naturel est encore préservé de la pollution de masse. Il faut savoir que dans le reste de la Polynésie Française, le cliché retenu sur l'archipel des Marquises, c'est qu'on peut y trouver des gens qui se déplacent encore à cheval, des gens qui mangent de la chèvre au lait de coco et des chasseurs de cochons sauvages de la dense végétation des montagnes.

J'ai grandi et j'ai baigné dans cette nature-là. Ma rencontre avec le vivant s'est donc faite de manière inconsciente depuis ma plus tendre enfance.

Mon enfance, c'est ressentir les piqures de moustique du fond de la vallée lorsqu'on va chercher le coco, c'est l'odeur du ùmuhei que prépare les femmes de ma famille avant d'aller à la messe, c'est entendre battre le bois de fer contre la pierre pour la confection de tapa, c'est manger du poisson, du crabe ou de l'oscabrion cuit dans le jus de citron sur les rochers pendant qu'on pêche. C'est admirer les dauphins qui nagent à côté des pirogues lorsqu'on fait le trajet entre les deux vallées habitées de l'île. Cette fameuse île, tellement isolée qu'avant les années 2000, il n'y avait pas d'accès à internet. Ainsi, nous n'avions pas la même facilité qu'aujourd'hui à s'ouvrir au monde extérieur.



Et de ce fait, la religion, en l'occurrence catholique, est encore aujourd'hui très présente. Ce qui peut sembler étrange, c'est que paradoxalement, quelques résidus de croyances et de superstitions de la religion antérieure à l'évangélisation des îles Marquises ont survécus, malgré la présence du christianisme. C'est dans ce syncrétisme de croyance que j'ai baigné durant mon enfance. Ainsi, mon ressenti du vivant ne s'arrête pas seulement à ce qu'on peut observer à l'œil nu. J'ai grandi dans la crainte de l'esprit de la nature, j'ai appris à ressentir, à craindre et à respecter son *mana*.

Lorsque par exemple nous allons à la cascade de *Vaièenui*, nous craignons que *Koenui*, l'anguille géante, viennent nous toucher des pieds puisque la légende raconte qu'elle vit dans le lac profond et sombre où se jette l'eau.

Lorsque nous allons chercher les mangues au fond de la vallée en haut de la petite colline derrière notre maison, les adultes nous rappellent souvent qu'il ne faut jamais faire ses besoins sur le *paepae* et qu'il ne faut pas jouer dans les racines du banian. Ce sont des anciens lieux de sépulture, traces de l'ancienne religion.

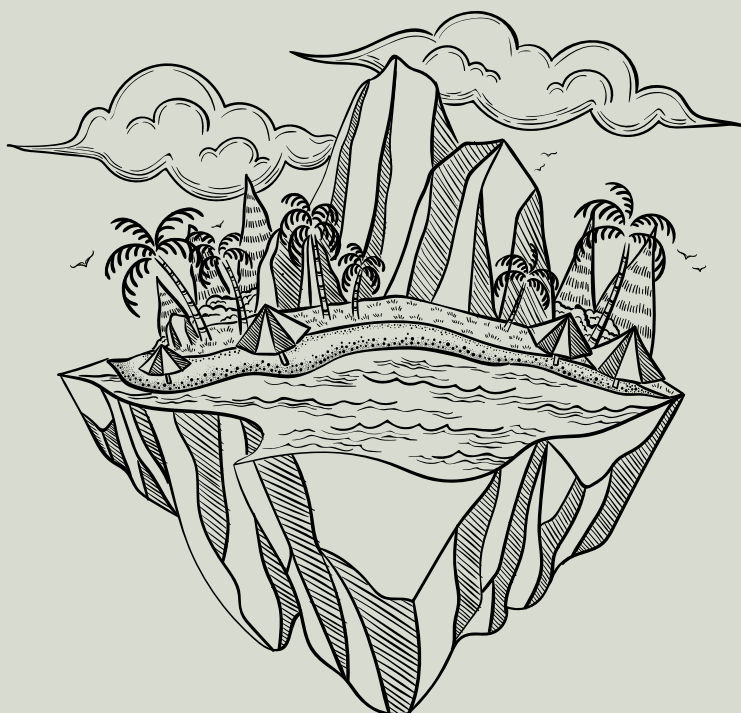
C'est donc ainsi que je pourrais, moi, indigène du Pacifique, décrire ma rencontre, ou devrais-je dire, ma croissance au sein du vivant, au sein de l'esprit du vivant.

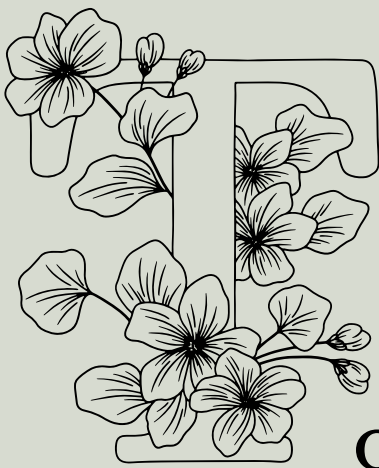
Lexique :

Paepae : plate-forme en pierre sur laquelle étaient construites les habitations des indigènes. Elle pouvait également être un lieu de culte et un lieu de sépulture.

Ûmuhei : sorte de bouquet fait de fleurs, de fruits et de plantes odoriférantes, placé dans les cheveux et servant de cosmétique traditionnelle.

Tapa : étoffe traditionnelle fabriquée à partir de l'écorce de certaines espèces de plantes ou d'arbres.





Fortue

Ma rencontre avec un être de la nature... Je n'y avais jamais réfléchi. Pas en ces termes là en tout cas !

La toute première image qui me vient en tête, à l'évocation de cette expression « être de la nature », est celle des Sylvains, ces petits êtres fantomatiques, lumineux et quelque peu désarticulés qui représentent l'âme de la forêt dans le film d'animation Princesse Mononoké (Studio Ghibli/1997).

J'ai eu la chance de voir ce film au cinéma, dès sa sortie en France en 2000. J'avais alors tout juste 21 ans et étais assez attiré par la culture Nipponne. Logique, j'ai grandi avec les émissions de divertissement jeunesse qui ont ouvert l'accès aux mangas à toute une génération. Mais il n'était pas question à cette époque d'enjeu climatique, de conscience écologique, de rapport avec la nature... Ce n'était pas encore complètement d'actualité. Je ne me sentais, en tout cas, pas vraiment concernée.

D'ailleurs, ce n'était pas non plus ce qui me poussa à aller voir Princesse Mononoké. Ma motivation était purement culturelle... Sauf que...

Sauf que j'ai découvert un univers fantasmagorique puissant, doublé d'une ode violente à la nature. C'est en tout cas l'univers du réalisateur Hayao Miyazaki. Univers fantastique et sacré que j'ai retrouvé plus tard avec son film d'animation Mon voisin Totoro, autre « Grand Etre de la Nature » (j'insiste sur les majuscules car je lui confère volontairement et en toute conscience un caractère sacré !).

Voilà ce qui me vient en tête quand je lis les mots « être de la nature » ! Or, aussi décevant que cela puisse être, les Sylvains et Totoro n'existent pas.

N'aurais-je donc jamais eu la chance d'une rencontre avec un être de la nature ?

Non, cela me semble peu probable...



Un effort de réflexion plus tard, et je me vois, petite, déambulant, sous un soleil de plomb, au milieu des ruelles de ce vieux village provençal. Mon terrain de jeu des vacances d'été chez mes grands-parents. Je me vois admirer ces vieux murs de pierres, ces ruines, ces murs de vieilles bâtisses remplies de fantômes. Je posais mes mains, bien à plat, sur ces pierres chaudes, pour ressentir. Ressentir la chaleur, ressentir le passé... Pour moi, ces pierres étaient vivantes. Le souvenir que j'en ai me donne encore des frissons. Pourtant, je le sais, les pierres ne sont pas des êtres, ils sont de la nature seulement. Des minéraux tout au plus... je le sais bien... Mais quand même... Alors que les années, les décennies, les siècles passent sur ces pierres, ces pierres qui se parent de végétation, de mousse... ces pierres qui s'érodent... Ne peut-on pas imaginer qu'elles soient remplies d'énergies, de toutes ces énergies qui les ont traversées ?

J'aimais imaginer que d'autres enfants, dans le passé, s'amusaient à poser aussi leurs mains à plat sur ces pierres. J'aimais cette idée de connexion avec le passé.

Je me pose encore une fois la question... N'aurais-je pas eu de contact avec un être de la nature, un vrai ? Autre que des personnages fantastiques et quelques cailloux ?

Je réalise que ma vie n'était pas nécessairement en lien avec les êtres de la nature, avec des animaux. Alors qu'en réalité, mon quotidien était étroitement en lien avec la nature !

Je vivais en ville, mais nos week-ends, nos vacances, nous les passions en montagne, à faire de la randonnée, de l'escalade, de la spéléo même... Le panorama de nos vacances d'été, c'était le massif du Mont Blanc ! Les chamois, les bouquetins, les marmottes, on les croisait sur notre passage. Et je trouvais ça « chouette », « sympa »... Moi, ce qui m'intéressait, c'était les rochers... Cela dit, un être de la nature n'est pas nécessairement d'espèce animale... Je devrais donc être rassurée !

Tout de même... Ce manque d'intérêt pour l'espèce animale... Serait-ce la faute de mes parents ? Partons du principe que tout est la faute de nos parents ! Après tout, je leur avais demandé, réclamé, pleuré, d'adopter un « bébé » loup ! J'étais vraiment très petite mais je m'en souviens encore très bien. Leur surprenant refus m'aurait alors trop attristée, et je me serais détournée de l'espèce animale ?...

Pourtant, trois décennies plus tard, il y eut cet instant, ce moment un peu flou de possible connexion avec un être de la nature. Notre petite tortue que nous avons adoptée depuis plus d'un an. Elle était malade. On sentait qu'elle n'était pas en forme. On ne pouvait rien y faire. Elle qui avait pris l'habitude d'allonger sa tête de tout son long pour la reposer sur mon pied nu. Elle ne le faisait qu'avec moi, que sur mon pied. Elle attendait en général que je sois bien posée, assise confortablement sur mon canapé et venait se promener autour de mon pied, jusqu'à ce qu'elle décide que c'était un lieu de repos apparemment bien agréable pour y poser sa tête. Cela m'amusait, m'attendrissait. Il faut dire que cette petite tortue est arrivée dans nos vies peu de temps avant que je ne devienne mère. Et sans le vouloir, sans même y penser, j'ai reporté tout l'amour maternel qui commençait à m'envahir, que j'étais bientôt prête à donner, sans aucune limite, sur cette toute petite tortue, tellement fragile.

L'aurait-elle ressenti ?



Mais voilà, au bout d'environ deux ans, elle s'est affaiblie. Vitamines, alimentation riche et variée, UV, soleil, vétérinaire... Rien à faire, elle se laissait dépérir. Et ça nous brisait le cœur.

Une nuit, j'ai rêvé d'elle. Une nuit où nous étions absents de la maison. Elle m'appelait. Pas avec des mots. Avec sa pensée. Je la voyais, dans ce rêve si vrai, si intense, je la voyais qui pensait à moi. Comme si elle essayait de me joindre, de me dire quelque chose. Au réveil, ce rêve était encore très présent. Très vif. J'étais à la fois inquiète, un peu dubitative mais pas mal bouleversée.

Lorsque nous sommes rentrés, elle était devant sa cabane, inerte, sans vie. Elle était morte dans la nuit. J'ai consolé mon fils, j'ai séché ses larmes et les miennes et nous avons trouvé à notre petite tortue un dernier domicile, sous un arbre au pied duquel fleurissaient des marguerites.

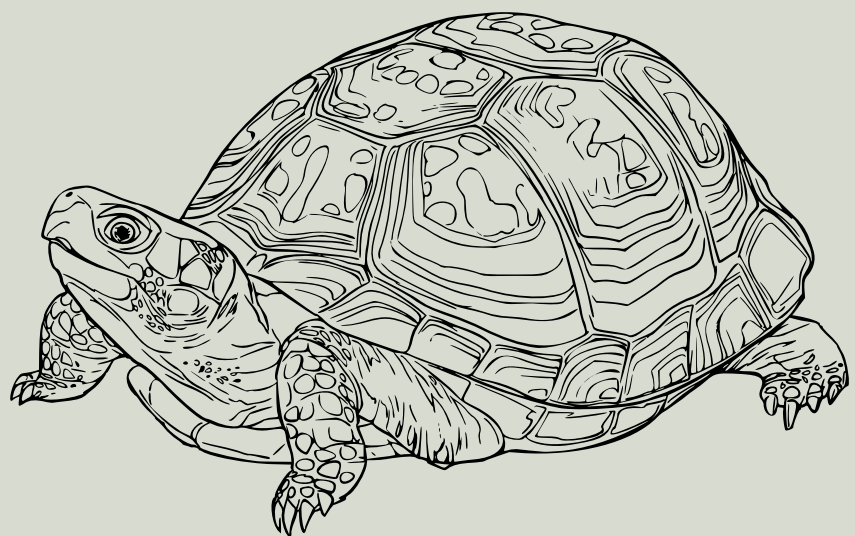
Ce rêve... je suis persuadée que ce n'était pas un rêve, pas juste un simple rêve. Bien entendu, je n'en ai jamais parlé, je n'ai jamais partagé ce sentiment d'avoir eu comme une connexion avec ma tortue. Est-ce au moins possible ? La télépathie entre êtres vivants ?

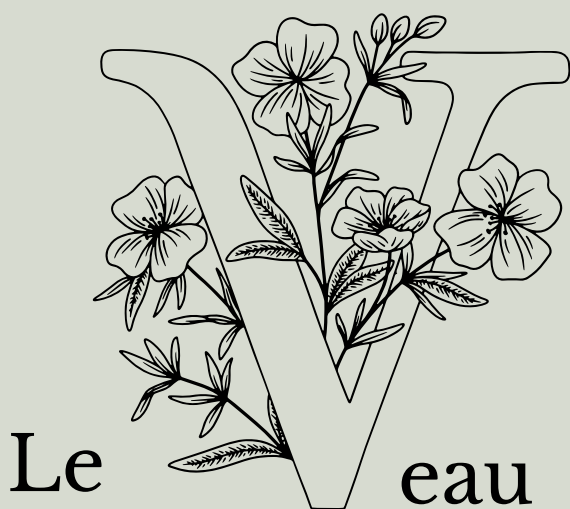
Au fond de moi, bien au fond, je crois qu'elle me prenait pour l'une des siennes. Peut-être pour sa mère. Mon sentiment maternel vis-à-vis d'elle était en tout cas bien réel. Alors pourquoi pas ?

Peut-être a-t-elle réellement eu une dernière pensée. Les tortues sont-elles capables de pensées ?

Peu importe. Je ne suis pas croyante, mais je ne peux m'empêcher d'y croire. Si j'étais honnête, j'avouerais même en être convaincue. Alors oui, peu importe mes convictions ou postures pragmatiques, ma petite tortue et moi étions connectées. Je le sais. Et ce fut une très belle rencontre.

Je garderai cela pour moi, précieusement.





À l'âge de 13 ans, je suis allée avec mes parents visiter la ville natale de ma grand-mère. C'est un plateau situé dans le sud-ouest de la Chine, avec des montagnes à perte de vue, des montagnes enneigées de Shangri-La aux forêts tropicales de Xishuangbanna. La maison de ma grand-mère se trouve à l'est de la capitale provinciale, Kunming. Au milieu des collines verdoyantes, il y avait autrefois beaucoup de cerfs, c'est pourquoi on l'appelait aussi Ma Lu Tang. La maison de grand-mère se trouvait dans un village de montagne, et il semblait toujours y avoir d'innombrables chèvres, vaches, buffles pour l'élevage, ainsi que des poulets, canards, oies et autres volatiles que la famille gardait en captivité. Parfois, les belettes des montagnes venaient visiter le poulailler, ce qui rendait les poules très anxieuses. Alors on installait des petits chiens jaunes ou des chiens noirs pour être leurs gardes du corps et tout redevenait calme.

Je n'avais rien à faire pendant le banquet, j'ai donc mangé distraitement, puis je suis allée me promener seule dans l'enclos à bétail derrière la maison. J'ai vu un petit veau alors que le son du « clanking » retentissait. Une nuée s'échappait de son museau mouillé, d'où pendaient des gouttelettes d'eau, comme des pétales de lotus le matin. Il semblait curieux à mon sujet, peut-être parce que je sentais comme une étrangère. Derrière lui se trouvait un veau de sa taille, et plus loin une vache jaune de plus de deux fois sa taille, la plus grande que je devinais être sa mère, malade, ou peut-être son frère. Ses parents ne s'intéressaient pas à moi et détournaient négligemment le regard, mais le veau me suivait des ses grands yeux sombres.

Il me semblait que ce veau voulait être mon ami, il avait l'air curieux mais poli. J'ai donc demandé aux adultes de le laisser sortir, pour me "parler" dans l'herbe. Au début, mon père semblait inquiet que le veau me renverse, mais celui-ci s'est lentement dirigé vers la porte de l'enclos avec la grâce qu'il avait apprise quelque part. Il a levé la tête et a hoché la tête. Finalement, les adultes ont réussi à le tirer et à lui détacher la petite cloche.



Le vent a fouetté le champ rempli de longues herbes et le veau s'est approché de moi, inclinant sa petite tête contre mon ventre. Sa fourrure orange bougeait doucement dans le vent comme de beaux cheveux. J'ai tendu la main pour toucher ses oreilles, sa tête, puis j'ai rencontré ses yeux en forme de raisin. Je me souviens vaguement que tout ce à quoi je pouvais penser était que je souhaitais que le temps s'arrête et que je puisse jouer avec lui un peu plus longtemps. C'est comme si un instant s'était écoulé avant que je ne sois ramenée à la réalité par l'appel distant de mes parents, qui me disaient de rentrer rapidement et que je devais partir parce qu'on allait retourner en ville, à des centaines de kilomètres de là.

Je me suis précipitée vers lui et, après quelques pas, me suis retournée. J'ai vu que le veau avait également fait quelques pas en avant, puis il s'était lentement arrêté pour me regarder. Savait-il que j'allais partir ? pensais-je. Et je rencontrais à nouveau ces yeux ronds. Peut-être que ces yeux noirs semblables à ceux du jade pouvaient aussi voir les émotions humaines ? J'étais un peu perdue et impuissante, alors que je m'éloignais de plus en plus de lui...





onfinée

22 mars 2020. Boris Johnson s'adresse à la nation britannique. On fera remarquer quelques jours plus tard qu'il s'agit de l'annonce télévisée la plus regardée de l'histoire de la télévision, au Royaume-Uni du moins.

« *From this evening I must give the British people a very simple instruction - you must stay at home* ».

Me voilà donc confinée. Drôle de phénomène que de se retrouver cloîtrée chez soi entre quatre murs. Pourtant, ce serait un mensonge d'admettre n'avoir jamais rêvé de cette situation : après tout, n'y-a-t-il pas plus humain comme envie que de passer une journée chez soi, blottie dans les couvertures, dans une complaisance des plus totales, faisant défiler inlassablement la liste infinie de suggestions Netflix ? Le doomscroll aura vite remplacé la plateforme de streaming mais ça, je ne le savais pas encore.

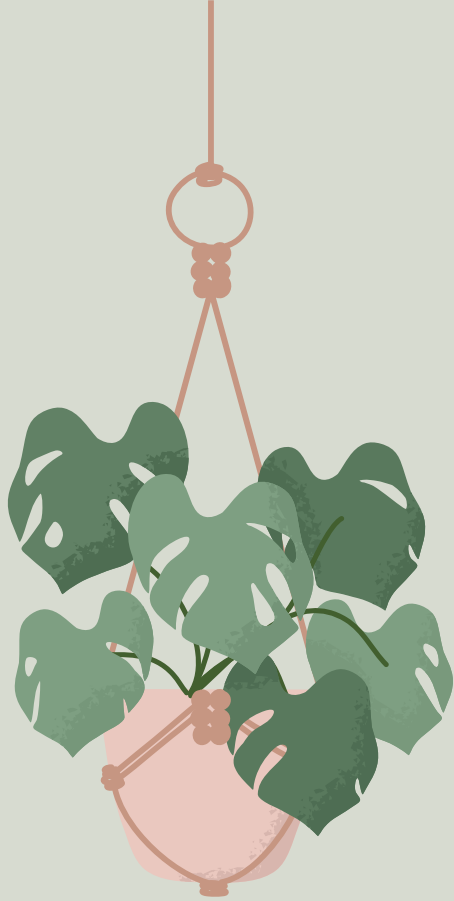
Je ne suis pas la seule dans cette situation : début avril, la « moitié de l'humanité » se retrouve limitée à son seul lieu de vie, sous des modalités et des conditions différentes bien sûr, mais l'effet reste le même. Très tôt, les réseaux sociaux et les médias se tournent vers un discours quasi Romantique, un désir d'évasion, d'éloge de ce monde extérieur qui nous semble maintenant hors de portée. On voit circuler des images qui nous paraissent alors impossibles : des dauphins dans les canaux de Venise, des sangliers qui traversent les rues désertes des grandes villes. « La nature revit », nous dit-on. On s'extase de cette Renaissance et on se morfond à la fois, sans doute conscients que c'est par notre absence que celle-ci ait pu avoir lieu. Fort de paradoxe. Cependant, on ne nous manque pas de nous rappeler que les promenades et les activités extérieurs ne sont pas considérées comme essentielles. Certains s'orientent alors vers une sorte de robinsonnade plus pragmatique : jamais Animal Crossing n'aura connu une telle envolée. On attribue son succès au fait « qu'il évoque l'effet d'un monde vivant, qui continue que vous soyez là ou non » (The Guardian, 13 mai 2020).



En attendant, je me tourne vers cette vieille moquette bordeaux et ce mûr beige en crépis. Ils ont un style curieux ces anglais quand même. Dans mon salon, des plantes décoratives, achetées plus tôt l'année dernière au moment de mon emménagement. Véritable millennial (bien que techniquement je me trouve dans un limbo conceptuel entre millennial et Gen z), j'ai été victime de cette obsession verdoyante pour cette végétation devenu commodité. Je propage. Je reboute. J'échange. Je deviens tout à coup experte horticultrice. *Pilea peperomioides*. *Ceropegia*. *Transcendentia*. *Epipremnum aureum*. *Spathiphyllum*. *Dracaena trifasciata*. *Monstera deliciosa*. Je me souviens avoir choisi cette dernière en septembre, affectueusement surnommée plante-gruyère pour ces courbes et ces perforations rappelant le fromage emblématique helvétique, dans une jardinerie en périphérie de la ville. C'est en quelque sorte la hit plante et aucun vrai aficionado digne de ce nom ne pourrait passer outre. Peu étonnant après tout puisque le chic hétéroclite de cette génération se définit par un brouahaha esthétique de style emprunté aux générations précédentes. Et qu'y-a-t-il de plus 70s que des pattes d'éph, le poncho et un subtil papier-peint à l'imprimé de cette chère plante venant tapisser les pants d'une salle de bain ? La *monstera deliciosa* comme la plupart de ses colocataires végétales ne nécessite pas beaucoup d'attention : une visite quotidienne, un arrosage hebdomadaire et un rempotage annuel, et la plante saura se maintenir en vie. Tant mieux, puisque mon emploi du temps de jeune étudiante en dernière année de licence me laisse peu de temps pour m'attarder sur mes propres activités d'auto-suffisance. Cependant, attention aux feuilles tombantes, car elles sont signes d'un arrosage excessif ou trop parcimonieux. Si les feuilles tournent au brun, le diagnostic reste tout aussi ambigu. Voilà qui va me compliquer la tâche.

Ainsi, cette plante native aux forêts tropicales du Mexique méridionale a su s'immiscer dans les logements des jeunes professionnelles bobos de l'hémisphère nord. Chez moi, elle occupe une place pourtant peu ostentatoire, posée dans un coin entre le canapé et le mur, sur un de ces meubles qui a dû voir passé une ribambelle d'étudiants et de boissons alcoolisées renversées accidentellement.





Au fur et à mesure que les jours défilent et que la réalité de la situation prend effet, j'adopte de nouvelles habitudes et laisse ce salon cadrer mes journées entières. Le temps est bon. Le ciel est bleu. Fatiguée de ces jours à rallonge, où le temps semble figé, les yeux scotchés à mon écran, je commence à observer cette plante. Avachie sur le classique POÄNG d'une grande marque suédoise, une multitude de questionnements enfantins surgissent dans ma tête : Pourquoi la monstera deliciosa porte-t-elle ce nom ? Qu'a-t-elle de si monstrueux et de délicieux à la fois ? Y-a-t-il un parallèle à effectuer avec son nom commun ? Est-elle si belle qu'elle a donné envie à certains de la manger ? Questions futiles certes, mais il faut bien passer le temps.

Alors que la solitude quotidienne m'envahie, nouvelle vie vacante d'interactions humaines physiques, riche en Facetime anxieux familiaux et de Houseparty à répétition, cette plante devient progressivement ma nouvelle compagne de vie. J'observe des évènements, des trépidations auxquelles j'étais jusqu'alors restée aveugle et inattentive, ayant oublié dans le chaos de cette monotonie estudiantine pré-pandémique la vie secrète qui prenait racine au sein de ce foyer. J'apprécie la lenteur, la subtilité et la délicatesse de ses mouvements. La plante se meut, s'étire, se détend, s'épand, s'affale, se redresse. J'analyse ces racines qui surgissent et disparaissent dans le terreau, dans un jeu de cache-cache calculé. Entre deux épis, une nouvelle feuille se faufile, qui au fil des jours vient se dévoiler, se déroband avec élégance sous les rayons solaires printaniers. Ce printemps fort doux qui nous a été interdit, la plante, elle, essaye de se l'appropriier tel qu'il lui est permis. Je vois désormais ses feuilles cordiformes et cireuses de la plante qui s'élancent méticuleusement vers le soleil, dans une danse discrète, que seule une observation quotidienne sait percevoir.



Me voilà donc maintenant dans la confiance de ce secret. Empreinte d'existentialisme, je me remémore forcément ce passage littéraire rendu emblématique : la monstera devient châtaignier, et je deviens Roquentin. C'est alors là que je peux finalement faire sens de sa monstruosité, et je vois à travers elle une réflexion de ma propre situation. Quarantaine, isolement, confinement, solitude. Pourtant, cette épiphanie ne devrait pas être si surprenante. Après tout, on nous a tellement martelé en cours de philosophie durant les mois précédents le baccalauréat l'importance de la rencontre avec Autrui, afin de pouvoir se rencontrer avec soi-même, que cela me paraît maintenant intuitif et véridique. Mais jamais n'aurais-je pensé trouver Autrui sous une forme qui m'aurait paru initialement pourtant si peu vivante et si peu humaine, si verte et si herbacée. Mais qui a dit qu'Autrui devait être humain. Néanmoins, je ne me fais peu d'illusion, dans quelques mois peut-être, si l'Humanité survit et que le PIB l'exige, je vais pouvoir retrouver ces rues noyées par des vagues humaines, ces parcs et ces forêts où viennent résonner le rire des enfants et le chant de la brise. Et je comprends maintenant, que cette plante, malgré ses desseins les plus complexes, ses ruses les plus réfléchies, que ses racines aériennes et ses feuilles longilignes tentent de réaliser, restera elle à se languir, éternellement confinée.

